


Jean-François Dauven
Ceux qui marchent
dans les villes

roman

« ... se croisent,
se découvrent,
se retrouvent.
S'aiment ? »

Flammarion

A close-up portrait of Jean-François Dauven, a man with dark hair and glasses, looking directly at the camera with a neutral expression. He is wearing a dark suit jacket over a white shirt. The background is dark, making his face the central focus.

Ceux qui marchent dans les villes

DU MÊME AUTEUR

Le manuscrit de Portosera la rouge, Ramsay, 2006 ; J'ai
lu, 2008.

Le soliste, Ramsay, 2007.

Jean-François Dauven

Ceux qui marchent
dans les villes

roman

Flammarion

© Flammarion, 2009.
ISBN : 978-2-0812-1787-4

Pour Gabrielle.

*Une ville bâtie sur une montagne
ne peut être cachée.*

Matthieu (V – 14).

Et aucune autre ville, d'ailleurs.

Arthur-Stanislas Jièce
(conversation avec l'auteur).

Lisbonne, l'inoubliable

La Rua da Bica de Duarte Belo est la plus belle de Lisbonne, peut-être du monde. Les façades chaudes striées de balcons noirs dévalent jusqu'au Tage, d'où remonte l'antique grincement du funiculaire jaune aux allures de jouet. Dans la Rua da Bica – on prononce rarement son nom jusqu'au bout –, les voitures ne circulent pas, le linge sèche aux fenêtres et l'ombre des passants se découpe en contre-jour sur les miroitements ensoleillés du fleuve. Une carte postale, Julião en convient. Tout ce qui vaut la peine d'être vu devient tôt ou tard une carte postale.

Julião sort dans la chaleur en complet gris perle, les cheveux noirs bien peignés, d'une élégance aussi surannée que la rue. Sur sa droite, le Tage est rouge dans le couchant. Julião lui jette toujours un regard avant de se diriger vers l'arrêt du tram, rua do Loreto.

Au balcon du premier étage apparaît la tignasse jaune paille de Jérôme, son locataire. Un drôle de locataire, en vérité. Plutôt un ami. Un frère. Un fils.

L'un vêtu de flanelle et l'autre d'un jean usé, ils forment tous les deux une sacrée paire.

— Tu n'as rien à perdre, Julião, crie le jeune homme appuyé au fer forgé de la balustrade. Rien à perdre !

Julião ne se retourne pas. Il fait un signe de la main, l'air désinvolte, puis court pour rattraper le tram. Il sait encore courir.

Captivé comme au premier jour par la perspective de la rue, Jérôme fume une cigarette sur le balcon avant de rentrer dans la demi-pénombre de l'appartement. Il a encore le temps d'achever sa lettre avant de rejoindre son groupe sur le Chiado ; le temps d'écrire à Marie qu'il l'aime, sans attendre de réponse. C'est l'été aujourd'hui et la radio annonce une vague de chaleur sur toute l'Europe. À Lisbonne, on a l'habitude. « Cette ville est une merveille, écrit-il, j'aime encore assez la vie pour m'en rendre compte, mais une merveille mélancolique. Les rues sont belles, les places aussi, mais elles t'attendent. » Il plie la page sans la signer. Il est l'heure, son groupe va l'attendre.

Le rendez-vous est fixé près de la statue de Fernando Pessoa, absolument immanquable. Pourtant, immanquablement, certains se seront perdus. Le temps de tous les retrouver et ils arriveront juste à l'heure. Le laïus de Jérôme ne manque jamais son but. « Pour ceux qui le souhaitent, je connais un restaurant de fado où on mange très bien et où le spectacle est d'une qualité irréprochable. » Il peut dire cela en trois langues différentes. Et, chaque fois, « ceux qui le souhaitent » représentent la totalité du groupe.

Sur le Chiado, le jeune homme met une dizaine de minutes à rassembler ses ouailles. « Nous allons maintenant prendre le tram 28, explique-t-il, un modèle très ancien. Son intérieur est encore entièrement boisé, loin du plastique et du Plexiglas des transports en commun d'autres villes. » Un murmure de curiosité impatiente accueille cette grande nouvelle. « Le parcours est très pittoresque », ajoute-t-il avant que la petite troupe s'ébroue en direction des rails qui traversent la place.

Beco do Espirito Santo, n° 1, au restaurant Parreirinha de Alfama, Julião a retrouvé sa guitare. Il tombe la veste de son complet trop élégant et passe une main dans ses cheveux trop bien coiffés. La salle aux voûtes blanches est déserte, à l'exception d'un couple de Septentrionaux incapables d'attendre une heure catholique pour dîner. Les fourneaux ne sont même pas encore allumés. Indulgent, européen, Julião s'assied sur la table voisine de la leur, un pied sur une chaise, et leur joue une des trois chansons d'amour qu'il a composées pour Argentina sans jamais oser les lui chanter. Ridicule pudeur.

Julião a plus de cinquante-cinq ans – cinquante-sept, pour être précis, mais il dit toujours « plus de cinquante-cinq » – et ses doigts courent sur le manche de sa guitare avec la facilité déconcertante de l'expérience tandis que sa voix vibre comme celle d'un jeune homme. À la fin du morceau, les applaudissements des deux affamés sont enthousiastes mais solitaires. Julião esquisse un sourire de reconnaissance quand Argentina apparaît à l'autre bout de la pièce. Il la salue à peine.

Le tram dévale la Calçada de São Francisco à la vitesse d'un wagonnet de montagnes russes. Sur ses flancs, les vieilles façades défilent dans la plus grande confusion tandis que, devant, celles du prochain virage commencent à ressembler à un danger. Les Français font des « ah » et des « oh », les plus timorés ferment même les yeux en serrant les dents. Pourtant, dans un bruit prodigieux de mécanique sans âge, le fragile véhicule finit par tourner avec la rue, et poursuivre son voyage. Il traverse ensuite plus calmement les rues plates de la Baixa, avant de gravir avec détermination les pentes de l'Alfama.

Tout le monde descend au Miradouro de Santa Luiza. Au pied des touristes s'étale le quartier le plus célèbre de Lisbonne, aux ruelles si étroites qu'on peut en toucher les deux parois en tendant les bras. Jérôme préfère la Rua da Bica, mais il n'en dira rien. Et il n'y mènera jamais personne.

Le groupe s'engouffre bruyamment dans un petit escalier. Jérôme a commencé par s'y perdre, mais il connaît désormais le quartier par cœur. Il mène sans encombre ses protégés ravis jusqu'au restaurant.

La salle est presque pleine, à présent. Argentina accueille le jeune homme d'une accolade.

— Alors, Jerónimo, tu nous en amènes combien, aujourd'hui ?

— Treize, princesse.

— Treize ? Et ça va nous porter chance, d'après toi ?

— Sûr ! Ils sont très riches et ils dépensent beaucoup.

Argentina sourit.

— L'argent ne fait pas le bonheur, fils : il fait seulement rêver les pauvres.

Jérôme avise Julião et se dirige droit vers lui.

— Raconte !

— Je n'ai pas pu, fils, le couple de blondinets, là-bas, était déjà là.

Pour éviter le regard de son locataire, Julião fait semblant d'accorder sa guitare.

— C'est une piètre excuse et tu le sais très bien.

Mais Argentina rejoint les deux hommes.

— Je te commande un riz aux fruits de mer, Jeróniminho ?

— Volontiers, princesse. Avec beaucoup de palourdes.

Julião ne dit rien. Les cordes de son instrument ont l'air d'accaparer toute son attention.

L'atmosphère du restaurant est devenue étouffante. Toutes les chaises sont occupées et plusieurs personnes attendent à l'entrée que des places se libèrent. Ils en ont pour une heure au minimum : le premier tour de chant n'a même pas encore eu lieu. En attendant leurs entrées, les Français se jettent férocement sur les olives.

De la petite table qu'on lui réserve près des cuisines, Jérôme regarde s'avancer Argentina, suivie de Julião et de deux autres musiciens. Elle est grande et large, presque colossale, et pourtant elle est belle. Julião, son aîné de quelques années, dirait qu'elle a « un peu plus de cinquante ». Elle va chanter et tout le monde se tait. C'est une reine. Sa présence envahit la salle.

Les sets sont de quatre chansons chacun. Quand Argentina chante, on n'entend pas le moindre bruit de vaisselle. Sa passion mélancolique pour Lisbonne vibre sous les voûtes. Chaque note aime la vie jusqu'aux larmes. Ensuite les musiciens se retirent et les spectateurs émus reprennent des forces en vidant leurs assiettes. Les Français commentent d'un ton supérieur les arômes du vin portugais, deux d'entre eux se sont fait mal en décortiquant leurs langoustines et le couple de blonds les trouve excessivement bruyants.

Soudain, à la deuxième chanson du troisième set, la voix d'Argentina s'éraïlle et la chanteuse se met à tousser. L'assistance murmure. Elle achève son morceau vaille que vaille avant de faire un signe à Julião et de se retirer, aussitôt suivie par un des autres guitaristes.

Jérôme observe la sortie de la belle et les gesticulations réconfortantes du musicien qui l'accompagne, puis se tourne vers son ami. Julião est fier qu'Argentina compte sur lui pour assurer la fin du spectacle. Pourtant, n'aurait-il pas préféré la suivre dans l'arrière-salle pour lui dire que ce n'est rien, que ça arrive à tout le monde, et toutes ces choses gentilles qui n'ont jamais d'effet ?

Après le départ des derniers clients, quand Argentina reparaît, tout le personnel se presse autour d'elle, agité, volubile.

— Ce ne sont que des touristes, de toute façon, lâche le troisième guitariste.

— Merci de me rappeler que je ne chante que pour des touristes.

Un grand silence s'abat. Julião brûle de parler à son tour, mais que dire ? Il cherche Jérôme du regard, mais le jeune homme a dû raccompagner son groupe jusqu'à l'hôtel.

Il est deux heures du matin quand le Français arrive au sommet de la rua da Bica. On ne voit plus le Tage en contrebas. Des réverbères orange éclairent à intervalles réguliers les façades immobiles. La fenêtre du salon de Julião est la dernière à briller.

— Un peu de rouge, fils ? C'est du Douro, il est plutôt bon, lance Julião lorsque Jérôme franchit le seuil. Ou bien tu dois te lever tôt demain matin ?

— Non, mes Français descendent en Algarve, ils n'ont plus besoin de moi. J'ai des Américains qui arrivent, mais dans deux jours. Demain, grasse matinée.

Julião remplit un énorme verre.

— Tu me trouves ridicule avec mes angoisses de joli cœur ? demande-t-il.

Il essaie de prendre un ton dégagé mais ses yeux sont rivés au sol.

— Tu es amoureux, c'est tout.

Jérôme avale son verre d'un trait.

— J'ai bien chanté, non ? Tu crois qu'elle m'a écouté ?

— « Écouté » ? rit Jérôme. Je crois qu'elle n'avait pas vraiment la tête à t'écouter, vieux.

Julião fait une moue d'enfant déçu, puis il rit également.

— Oui. Évidemment. Ce n'était sans doute pas le moment d'essayer de l'épater.

— Ce n'est jamais le moment. Elles préféreront toujours celui qui les reconforte à celui qui les épate.

Julião adore quand ce blanc-bec inverse les rôles et joue les vieux sages.

— Tu parles d'expérience ? C'est pour l'épater que tu es parti ? demande-t-il.

— Non, répond Jérôme. Pas du tout. Tu le sais bien.

Et il se ressert un verre monumental.

À six heures, les deux hommes n'ont pas bougé du salon. La lumière jaune et bleue du matin projette sur le mur l'ombre alambiquée de la balustrade en fer forgé du balcon. Dans la rue, le grincement du funiculaire a repris et Jérôme suggère une promenade.

— Suivie d'un bon café, ponctue Julião.

— Avec ce qu'on a bu, il en faudra au moins deux ou trois.

Le Lisboète se caresse les joues. Il ne peut sortir sans se raser. Hagar, Jérôme lui laisse le temps de prendre une douche avant d'en prendre une aussi, mais sans toucher à sa barbe. Quand le jeune homme sort de la salle de bains, les cheveux mouillés plaqués sur le front, Julião a retrouvé son allure de gravure de mode obsolète.

Sur le Chiado qui commence à s'animer, le duo dépasse le café A Brasileira, que Jérôme recommande pourtant à tous ses groupes de touristes, et pousse jusqu'au Largo do Carmo. Ils s'installent en terrasse devant les arcades nues de l'église en ruine, absurdes et magnifiques, dressées dans le ciel clair comme pour rappeler, trois siècles plus tard, que Voltaire n'a pas pleuré pour rien.

Jouer les conseillers du cœur pour un ami de deux fois son âge, se soûler au vin du Douro, surprendre Lisbonne au réveil, Jérôme a parfois l'impression qu'il pourrait mener ici une vie parfaite, si Marie était là. Pourquoi est-il parti ? Ou plutôt, pourquoi ne l'a-t-il pas emmenée avec lui ?

Le vieux Lisboète regarde son ami avec un presentiment de nostalgie. Depuis qu'il a décidé d'arrondir sa pension en louant la deuxième chambre de son appartement, Jérôme est le premier locataire qu'il n'ait pas envie de voir déguerpir. Que deviendra-t-il quand le jeune homme partira ? Un vieux joueur de fado solitaire, un obscur auteur de chansons d'amour incapable de dire je t'aime ? Même au gamin il n'arrive pas à dire ce qu'il représente pour lui. Il le regarde encore. « Tu es le meilleur ami que j'aie jamais eu. » Voilà ce qu'il devrait dire. Ou, au moins : « Je suis vraiment heureux d'être tombé sur toi. » Mais non. Rien.

— Il faudra pourtant que tu me dises un jour ce que tu es venu faire ici, lâche-t-il.

— J'ai fait des conneries, Julião, c'est tout. Je te l'ai déjà dit.

— Tu ne m'as jamais dit lesquelles.

Jérôme change de sujet.

— Pourquoi tu ne l'as pas raccompagnée dans l'arrière-salle, hier soir ?

— Mais parce qu'elle m'a demandé de chanter à sa place, tu as bien vu.

Le jeune homme soupire. Il en apprend tellement sur lui-même en regardant agir son ami.

— Il fallait demander à Dâmaso de s'en charger, dit-il.

— Impossible. Je veux qu'elle puisse compter sur moi.

— Foutaises. C'est bien le truc de ceux qui n'osent pas se déclarer : être gentil, attentif, rendre service. Mais ce qu'une femme attend, ce n'est pas de pouvoir compter sur toi, c'est de savoir qu'elle compte *pour* toi. Rien à voir.

Embarrassé, Julião porte à ses lèvres sa tasse rigoureusement vide.

— Et comment tu sais ça, toi ? finit-il par demander.

— Je ne le sais pas depuis longtemps, mais je le sais. Même dans un couple : si un mari appelle sa femme juste pour lui dire qu'il l'aime, elle craque. En revanche, s'il souhaite simplement la prévenir que le dîner sera prêt à l'heure, au mieux elle demandera si elle doit acheter du pain en passant.

Julião fait la moue.

— Chez les gens de ma génération, sourit-il, ce sont plutôt les femmes qui cuisinent.

— Dis ça à Argentina, et tu finiras noyé dans le Tage.

Le temps de commander deux cafés supplémentaires, Lisbonne est tout à fait réveillée. Les voitures tournent sur le Rossio, le fleuve resplendit, les tramways montent et descendent les rues escarpées. Julião et Jérôme évoquent encore Argentina, puis Marie, puis de nouveau Argentina. Sans lassitude. L'amitié commence quand on parle de ses amours.

*Retrouvez en poche
les deux premiers romans de*

JEAN-FRANÇOIS
Dauven



*« De livre en livre, Jean-François Dauven
construit une fresque énigmatique et fascinante. »*

Mise en page
PCA
44400 Rezé

N° d'édition : L.01ELJN000211.N001
Dépôt légal : février 2009

Extrait de la publication